



Le Petit Eudiste

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE-X
PRIEURÉ SAINT-JEAN-EUDES

TRIMESTRIEL - N° 201 - DÉCEMBRE 2016 - 1€

Thérèse de Lisieux
et le secret de la sainteté

1

Chemin de Croix
avec Notre-Dame de Fatima

5

Question de vie ou de mort

8

Billet d'humeur :
Qui aime bien...

10

Chronique du prieuré

12

Prieuré Saint-Jean-Eudes
1, rue des Prébendes
14 210 Gavrus
Tél. : 02 31 08 03 85
Fax : 09 82 62 21 94
14p.gavrus@fsspx.fr

Thérèse de Lisieux et le secret de la sainteté

Par l'abbé Philippe Nansenet

AU TERME de notre pèlerinage annuel à Lisieux, nous aurons le bonheur d'offrir dans quelques instants le Saint Sacrifice de la Messe au maître-autel de la cathédrale Saint-Pierre. De ce bonheur nous remercions M. le Curé qui nous reçoit une nouvelle fois, une dernière fois puisqu'il s'apprête à gagner Ars où il exercera la charge de modérateur général de la fraternité sacerdotale Saint-Jean-Marie-Vianney. Ce maître-autel a une histoire. Nous sommes à la fin de l'année 1888. Thérèse est au Carmel depuis quelques mois. Une souscription est lancée pour l'achat d'un nouvel autel. M. Martin verse l'intégralité des 10000 francs nécessaires. Et tandis que son beau-frère, M. Guérin trouve cette largesse exagérée, Thérèse, derrière ses grilles, approuve la

générosité de son père. Cet après-midi, plus que jamais, nous nous rangeons du côté de Thérèse !

SAINTE Thérèse est notre sœur universelle. Elle rayonne toujours et nous attire à elle. A l'agonie, entre



deux suffocations, elle l'avait prédit : « Ah ! je le sais bien, tout le monde m'aimera. » Pourquoi sainte Thérèse nous paraît-elle si fraternelle ? Pourquoi nous est-elle proche comme peut-être aucune autre sainte ? Parce qu'elle reste au milieu de nous : « Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre... jusqu'à la fin du monde. Je reviendrai, je descendrai. Au Ciel, je commencerai ma mission qui est de faire aimer le bon Dieu, comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. » Était-ce le rêve enfiévré d'une tuberculeuse ? Non. Anticipant sur l'avenir, en 1907, dans une audience privée, Pie X appelait déjà Thérèse « la plus grande sainte des temps modernes ». Avant l'ouverture du procès de l'Ordinaire, Thérèse apparut à la prieure du Carmel de Gallipoli, et lui dit en italien (les saints du Paradis sont polyglottes!) : « Ma voie est sûre, et je ne me suis pas trompée en la suivant ». Saint Pie X signa l'introduction de la cause en 1914 et déclara : « il est très opportun d'instruire au plus vite cette cause de béatification ». Pie XI fit de Thérèse « l'étoile de son pontificat » et vit en elle une « parole de Dieu adressée au XX^{ème} ». Parole de Dieu, Thérèse le reste plus que jamais en ce début de XXI^{ème}. Pourquoi ? Efforçons-nous de comprendre ce jugement du Pape : « Thérèse est une Parole de Dieu... »

A LA FIN de l'année 1894, sainte Thérèse s'interroge. Elle est carmélite depuis six ans. Elle a beaucoup souffert. Elle n'a jamais renié son aspiration à la sainteté. Mais lorsqu'elle se compare aux grands saints de jadis, elle constate son néant. Les saints du temps passé – un saint Paul, un saint Augustin, un saint Dominique, une sainte Thérèse d'Avila, et bien d'autres – ressemblent à des géants tandis qu'elle n'est « qu'un grain de sable obscur ». Ils ont gravi des montagnes qui semblent à jamais inaccessibles. Thérèse constate ses imperfections. Elle dort à l'oraison ! Ne va-t-elle pas se résigner et se détourner de son idéal ? A l'élan premier, gonflé d'espérance, une espèce de scepticisme ne va-t-il pas succéder ? La sainteté appartiendrait-elle à des temps révolus ? Le secret en serait-il perdu ? Ne faut-il pas donner une autre orientation à nos vies ? Après tout, une honnête vertu devrait suffire ! Oui, beaucoup renoncent à leur projet premier. La flamme s'éteint...

Mais Thérèse, conformément à sa résolution de première communion, pourchasse le découpage. Dieu ne saurait inspirer des désirs irréalisables. Elle peut donc atteindre à la sainteté,

puisqu'elle y aspire. Mais comment se grandir à la hauteur des géants ? N'y aurait-il pas « une petite voie bien droite, bien courte, toute nouvelle pour parvenir à l'amour total ? » Thérèse réfléchit, Thérèse prie. Elle se remémore son voyage en Italie. Avec sa sœur Céline, elle s'était amusée à prendre les ascenseurs pour se hisser au plus vite au sommet des immeubles. N'y aurait-il pas un moyen semblable pour gravir les étages qui mènent à l'union à Dieu ?

M. Martin vient de mourir. Céline rejoint ses sœurs au Carmel en apportant avec elle des carnets dans lesquels elle a copié des passages de l'Ancien Testament. Thérèse qui jusque-là était privée de l'Ancien Testament emprunte ces carnets. Elle en fait l'inventaire. Et que découvre-t-elle ? Ce verset du livre des Proverbes (9/4) : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi. » Mais ce tout petit, c'est elle ! Thérèse est en train de trouver la solution au problème vital qui la hante. Et que va faire Dieu au tout petit qui vient à lui avec confiance ? Comment va-t-il le traiter ? Un passage d'Isaïe répond à cette question (66/12 et 13) : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterai sur mon sein, et je vous balancerai sur mes genoux. »

La lumière s'est faite. Thérèse est transportée de joie. L'ascenseur qu'elle cherchait, ce sont les bras de Jésus. De cette découverte consolante et revigorante, Thérèse tire une conséquence : pour être porté dans les bras de Jésus, il faut non seulement rester petite, mais il faut le devenir de plus en plus. Quel renversement de perspective ! Quel paradoxe ! Alors jaillit du cœur de Thérèse une profonde action de grâce : « O mon Dieu, vous avez dépassé mon attente, et moi, je veux chanter vos miséricordes. » Le prédicateur franciscain, le Père Prou avait donc raison : « Il faut avancer sur les flots de la confiance et de l'amour. » La petitesse, les impuissances, la faiblesse deviennent la raison même de la joie de Thérèse, car la petitesse, les impuissances, la faiblesse sont comme le lieu où s'exerce l'Amour miséricordieux.

MAIS interrompons-nous quelques instants et ouvrons une parenthèse, car c'est ici que nous pourrions nous fourvoyer. Thérèse ne prêche pas un quiétisme d'un nouveau genre ; elle n'incline pas à pactiser un tant soit peu avec le péché. Il ne s'agit donc pas ici d'invoquer la miséricorde comme on le ferait d'un mantra, d'une miséricorde-poison qui fausserait les consciences et donnerait à

l'homme un quitus pour continuer de s'adonner au vice. Nous avons la preuve que Dieu exerce sa miséricorde à notre égard, lorsque nous regrettons d'avoir péché, lorsque nous prenons la résolution et les moyens de ne pas succomber à la tentation à venir, si pressante soit-elle. Nous avons également la preuve que Dieu exerce sa miséricorde à notre égard, lorsque nous prenons de la hauteur vis-à-vis de nos limites, de nos imperfections, et que nous ne nous dépitons plus. C'est à Dieu que nous devons plaire et non pas à nous-mêmes. Or les limites et les imperfections involontaires n'offensent pas Dieu. Nous avons la preuve que Dieu exerce sa miséricorde à notre égard, lorsque nous avons le souci ou le désir ou la sainte inquiétude de progresser en générosité à des fins apostoliques, dans le dessein d'attirer les bienfaits du Ciel sur les âmes.

VOULEZ-VOUS une illustration de cette doctrine dans la vie de sainte Thérèse ? Un séminariste de vingt-et-un ans, l'abbé Maurice Bellière, demande au Carmel « une sœur qui se dévouât spécialement au salut de son âme et l'aidât de ses prières et de ses sacrifices lorsqu'il serait missionnaire afin qu'il puisse sauver beaucoup d'âmes ». Mère Agnès désigne Thérèse pour cette mission. Thérèse prend à cœur cette tâche. À l'intention de son frère spirituel elle multiplie des actes qui ne seront connus qu'après sa mort : assise, elle ne s'adosse pas et ne croise pas les pieds ; les jours de chaleur, elle évite de s'essuyer le visage de manière ostensible ; pour lutter contre le froid, elle ne frotte pas ses mains pourtant couvertes d'engelures ; elle répond à chaque sœur qui a besoin de ses services ; au parloir, elle s'efface le plus possible ; si on lui réclame une livre qu'elle est en train de lire, non seulement elle le prête, mais elle ne le redemande pas ; elle pousse la pauvreté jusqu'à ne pas même posséder la copie de ses poèmes ; elle fuit toute curiosité et ne regarde pas l'horloge du chœur ; elle évite toute question inutile en récréation. Elle multiplie donc les petits riens, et s'oublie pour Jésus. « Pour te ravir je veux rester petite – En m'oubliant, je charmerai ton cœur. » Ces vers, Thérèse les a vécus avant de les écrire.

APRÈS s'être efforcé après d'autres de pénétrer à l'intime l'âme de Thérèse, le Père Calmel a tenté de renouveler le message de notre sainte. Je le cite : « Disons un mot sur la transposition de la voie d'enfance dans la situation actuelle où le

Seigneur nous requiert de lui rendre témoignage. » Nous suivrons les lignes générales de son développement.

À l'occasion, le démon a pu nous susurrer : Pourquoi luttés-tu ? Pourquoi résistes-tu au modernisme et à ses manifestations dans l'Église ? Pourquoi résistes-tu à la décadence des mœurs, à la subversion de l'éducation, aux modes impudiques ?



Pourquoi œuvres-tu dans des écoles qui n'accueillent en définitive qu'une poignée d'enfants ? Qu'empêches-tu ? Crois-tu pouvoir faire barrage au flot tumultueux du vice institutionnalisé ? Tu n'arrêtes le mal, tu ne le limites que sur un tout petit secteur. Accommode-toi à l'esprit du temps, au sens de l'histoire, laisse faire !

Que répondre à ces suggestions démoralisantes ? Que le problème n'est pas de savoir si nous obtiendrons gain de cause, mais de plaire au Seigneur qui bénit le témoignage de ses amis. En quels termes le problème se pose-t-il à nous ? Il est de savoir comment rendre aujourd'hui, en des circonstances quasi-apocalyptiques, le témoignage saint qui est à rendre. C'est là que la leçon d'enfance évangélique, délivrée par sainte Thérèse se révèle d'un prix inestimable. Pénétrés de cet esprit d'humilité et d'abandon, nous expérimenterons jour après jour que le Père du Ciel, par son Fils Jésus, à la demande de la Sainte Vierge, nous octroie les

secours nécessaires pour continuer de rendre saintement, en tant que prêtre, religieuse enseignante, époux, parents ou célibataires dans le monde, le témoignage qui est à rendre. Savoir si en 2016, la Tradition progresse ou recule, savoir si la France en 2016 renaît ou se meurt, ne nous est certes pas une préoccupation étrangère, mais elle ne doit pas venir emprisonner notre âme et la jeter dans l'angoisse. « La mélodie de la confiance et de l'abandon – écrit le Père Calmel – n'en est pas submergée. » L'important est de tenir sur la bonne Messe, sur la doctrine sacrée, le magistère de toujours et sur la loi morale, sans le pape et même contre le pape, si des circonstances extrêmes l'exigent. Mais pour tenir ferme, il faut s'ouvrir à « cet amour fort comme la mort » que le Seigneur veut mettre en nos âmes. Comment ? Par des grâces d'humilité et de confiance.

Sainte Thérèse écrit à sa sœur Marie du Sacré-Coeur : « En songeant aux tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, et je voudrais que ces tourments me soient réservés. » En parlant des tourments qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, Thérèse pensait d'abord, sans nul doute, à quelque réédition des persécutions antiques, mais pas seulement, car elle devait deviner quelque chose des tourments spirituels qui les assailliront. Être saint au temps de la chrétienté – précise le Père Calmel – alors qu'on est soutenu par des institutions ecclésiastiques saines et des institutions civiles honnêtes, relève déjà de l'exception, car même dans un environnement chrétien, on n'échappe pas à l'esprit du monde sans être profondément livré à l'amour de Dieu. Mais quelle n'est pas alors l'intensité d'amour indispensable au chrétien au temps de l'inversion de toutes choses et de l'apostasie silencieuse ? Le Père Calmel écrit : « Il sera plus rare d'être saint au temps de l'Antéchrist et de ses précurseurs qu'au temps de Néron », puisque la charité de ceux-là même qui vivront dans la charité sera refroidie, nous dit l'Écriture Sainte. Néron et ses successeurs ont attaqué les chrétiens de l'extérieur ; L'Antéchrist lové *in sinu gremioque Ecclesiae* – dans le sein et les entrailles de l'Église, nous assure saint Pie X dans l'encyclique *Pascendi* – les attaquera, lui, de l'intérieur.

DANS cette situation effroyable, quel sera le premier effet de la charité ? Il sera de garantir la persévérance dans la foi. Notons-le bien, il ne

s'agira pas seulement de conformer par amour sa vie avec la foi, il s'agira de garder la foi par amour. Nous comprenons tous que rester ferme au milieu de ce péril inédit que j'esquisse ici à la suite du Père Calmel, sera impossible sans une grande humilité et un grand abandon à Dieu. Pour peu qu'on soit ambitieux, attiré par la gloire qui vient des hommes ; pour peu qu'on soit lâche devant les maux qu'ils infligent, on trahira, sans même peut-être s'en apercevoir. A l'heure des synodes sur la famille et d'*Amoris Laetitia*, les exemples abondent. Mais honneur à ceux qui se dressent contre la destruction de la morale, au péril de leur réputation, au milieu de l'incompréhension, de l'indifférence ou de la colère ! Si Thérèse, plus que jamais, demeure à notre adresse *une parole de Dieu*, c'est qu'elle nous indique le ressort caché de l'héroïsme exigé de nous en des temps mauvais : il faut aimer en étant petit et abandonné pour persévérer dans la foi avec la paix au cœur, pour échapper aux pièges parfois subtils qui nous sont tendus, pour rester à distance des appâts que le monde techniciste nous présente.

Telle est l'actualité du message de sainte Thérèse. Du haut du Ciel, notre Patronne intercède efficacement pour les âmes qui veulent demeurer fidèles au temps même de l'infidélité ; elle leur montre le chemin où les fils du diable ne trouvent pas accès, le chemin de l'humilité, de l'abandon, de l'enfance spirituelle. Qu'elle nous obtienne en ce beau jour de pèlerinage de trouver ce chemin ou d'y avancer à pas redoublés ! « De Dieu – disait-elle – on obtient autant qu'on en espère. »



Chemin de Croix, avec Notre-Dame de Fatima

Par l'abbé Raphaël d'Abbadie

Prière préparatoire.

Ce que Notre-Seigneur a souffert en sa Passion, Notre-Dame l'a éprouvé en son Cœur douloureux et immaculé. La Passion de Jésus, c'est la Passion de Marie.

Ô ma Mère, apprenez-moi à porter ma croix avec votre Fils sur ce chemin du Calvaire. Que Notre-Seigneur me trouve réfugié en votre Cœur Immaculé, afin qu'Il puisse renouveler en moi tout le mystère de sa Passion.

Première station

Jésus est condamné à mort.

Notre-Seigneur accepte cette sentence, terrible et injuste, pour rendre gloire à son Père et sauver les âmes. Il veut aujourd'hui nous faire l'honneur de nous unir à sa Passion rédemptrice.

Notre-Dame, dans sa première apparition à Fatima, a fait ce même honneur aux enfants. Elle leur a demandé de s'offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances, en acte de réparation et de supplication pour la conversion des pécheurs.

Ô ma Mère, je veux être aussi généreux que les pasteurs de Fatima pour répondre à votre demande. Je suis prêt à souffrir avec Jésus et avec vous. La grâce de Dieu sera mon réconfort.

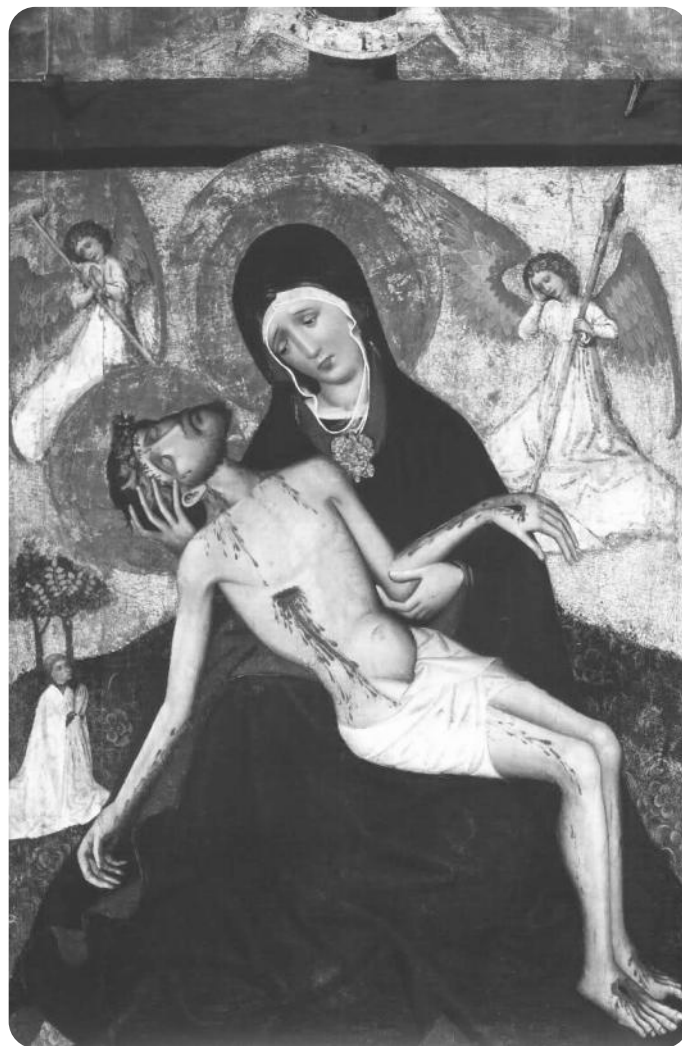
Deuxième station

Jésus est chargé de sa Croix.

« Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ».

À Fatima, Notre-Dame donne à chacun sa Croix. Pour sauver les âmes et donner la paix au monde, elle demande au pape de lui consacrer la Russie. Mais cela ne suffit pas. Elle demande aussi à chacun d'entre nous d'avoir une véritable dévotion à son Cœur Immaculé.

Ô Marie, accordez-moi la grâce de vous aimer toujours plus, et de tout faire pour consoler votre Cœur Immaculé, en réparation de tant d'ingratitude.



Troisième station

Jésus tombe pour la première fois.

Ce sont nos péchés qui ont fait tomber Notre-Seigneur.

À Fatima, Notre-Dame était triste et suppliait les hommes : « Que l'on n'offense plus Notre-Seigneur qui est déjà tant offensé ! »

Ô ma Mère, je veux réparer mes péchés et ceux du monde entier. Mais je sais qu'il faut que je commence par ne plus offenser mon bon Jésus. Je veux donc lutter vaillamment contre mes péchés. Mais je suis si faible... Venez à mon aide !

Quatrième station

Jésus rencontre sa très sainte Mère.

Quel pécheur pourrait imaginer la douleur de Marie rencontrant son divin Fils défiguré et souffrant ? Nous ne sommes pas assez purs pour pénétrer un tel secret.

Et pourtant, notre Mère céleste nous demande de lui tenir compagnie, de la consoler, particulièrement le premier samedi de chaque mois. En retour, Elle nous promet le salut.

Ô Marie, à Fatima, vous m'avez donné un moyen bien simple pour me sauver, et surtout pour vous consoler ! Je ne veux pas attendre plus longtemps pour le mettre en pratique. Accordez-moi cette grâce, je vous en supplie.

Cinquième station

Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa Croix.

Le premier blasphème contre le Cœur Immaculé de Marie provient de ceux qui nient son Immaculée Conception, qui ne reconnaissent pas qu'Elle est pure de tout péché, et toute proche de Dieu.

Vierge immaculée, je veux être l'un de vos ardents défenseurs. Je vous demande la grâce de faire partie de votre glorieuse armée, pour écraser victorieusement la tête du serpent infernal. Je crois entendre votre réponse : « porte ta croix, comme Simon de Cyrène, en union avec mon divin Fils ».

Sixième station

Une pieuse femme essuie la face de Jésus.

Sainte Véronique ne peut supporter de voir la Face du Saint des Saints, vilipendée, souillée. Elle n'écoute pas son respect humain. Seul son amour l'amène victorieuse jusqu'à Notre-Seigneur pour essuyer sa sainte Face.

Aujourd'hui, on attaque la face de Notre-Dame à travers ses images et ses statues.

Ô Marie, je veux réparer ce blasphème en prenant soin de vos saintes images, et surtout en préservant par une vie sainte l'image de votre divin Fils imprimée dans mon âme depuis mon baptême.

Septième station

Jésus tombe pour la deuxième fois.

Notre-Seigneur a voulu connaître une nouvelle chute pour nous guérir de nos découragements. Pour nous aider à nous relever, Il a voulu que sa Mère soit aussi notre Mère.

Malheureusement, beaucoup refusent de reconnaître à Marie ce rôle maternel par lequel Elle nous donne son Fils et nous conduit à Lui. Quelle douleur pour son Cœur de Mère !

Ô Marie, je veux réparer ce nouveau blasphème en reconnaissant que toute grâce qui me vient du Ciel passe par vous. Plus je vous serai uni, plus vous m'unirez à Jésus.

Huitième station

Jésus console les femmes de Jérusalem.

Aujourd'hui plus que jamais, c'est Notre-Dame qui pleure sur ses enfants pécheurs. On veut empêcher les petits enfants de la connaître et de l'aimer. On sait ainsi qu'ils ne pourront jamais connaître et aimer Notre-Seigneur.

Ô Marie, je veux, comme un enfant reconnaissant, vous aimer et vous faire aimer, afin que votre divin Fils soit toujours plus connu et aimé, et qu'Il règne ainsi sur l'univers entier.

Neuvième station

Jésus tombe pour la troisième fois.

Un autre blasphème qui blesse le Cœur de notre Mère provient de ceux qui nient sa Virginité perpétuelle. Cela n'est malheureusement pas rare aujourd'hui, même de la part de ceux qui se disent catholiques.

Vierge très pure, je veux réparer ce blasphème en gardant plus que jamais mon cœur comme le vôtre : tout à Dieu, jamais profané par les souillures de ce monde.

Dixième station

Jésus est dépouillé de ses vêtements.

« Il viendra certaines modes qui offenseront beaucoup Notre-Seigneur », disait la petite Jacinthe peu avant sa mort. Aujourd'hui, Notre-Seigneur est à nouveau flagellé et dépouillé, même par ses disciples qui suivent sans fierté les modes indécentes du monde.

Ô Marie, rappelez-moi toujours que mon corps est le reflet de mon âme. Que ma tenue modeste reflète toujours la pureté de mon intérieur, afin que je sois à mon tour une lumière pour le monde.

Onzième station

Jésus est cloué à la Croix.

Notre-Seigneur est étendu sur la Croix, immobilisé par ces terribles clous qu'enfoncent les bourreaux. Il désire nous unir à sa Croix en nous fixant dans l'obéissance qu'Il a pratiquée « jusqu'à la

mort » (saint Paul). Il ne nous demande que cela, comme Il le disait à Lucie : « le sacrifice que j'exige aujourd'hui de chacun, c'est l'accomplissement de son devoir d'état et l'accomplissement de ma Loi ».

Ô ma Mère, apprenez-moi à sanctifier toutes mes actions en les offrant toujours à votre divin Fils.

Douzième station
Jésus meurt sur la Croix.

La Victime est immolée, le Prêtre éternel s'offre pour la gloire de son Père et le salut des âmes. Quand nous communions à la Messe, nous recevons en nous la Victime du Calvaire. Nous nous unissons au divin Crucifié pour être à notre tour des victimes de réparation et d'Amour.

Ô Marie, vous êtes venue à Fatima pour demander que l'on communique le premier samedi du mois en esprit de réparation. Apprenez-moi, à travers ces communions, à me laisser transformer par Jésus-Christ, et ainsi à me sacrifier moi-même par amour, à l'exemple de Lucie, François et Jacinthe.



charité ardente envers Notre-Seigneur.

À Fatima, Notre-Dame a demandé à chacune de ses apparitions « de réciter le chapelet tous les jours ».

Ô Marie, si vous insistez tant sur le chapelet, c'est que vous en connaissez les secrets bienfaits pour mon âme. Apprenez-moi à vous ressembler en le méditant vraiment en mon cœur, afin qu'il soit comme une chaîne qui me relie au Ciel et qui me garde toujours, comme vous, dans la foi, l'espérance et la charité.

Treizième station
Jésus est détaché de la Croix
et remis à sa Mère.

Notre-Dame reçoit dans ses bras le Corps de son Fils défiguré à cause de nos péchés. Elle nous l'avait donné pour notre salut, et voilà comment nous le lui rendons !

Pour être consolée, elle nous demande de lui tenir compagnie pendant un quart d'heure, le premier samedi de cinq mois consécutifs.

Ô ma Mère, je veux désormais passer ce quart d'heure avec vous. Vous m'apprendrez à lire dans les plaies de votre divin Fils la malice de mes péchés et la sublimité de son Amour pour moi.

Quatorzième station
Jésus est mis au tombeau.

En quittant le tombeau où l'on venait de déposer son Fils, Marie était certainement occupée à « conserver et repasser toutes ces choses en son cœur ». Seule parmi les apôtres et les disciples, elle gardait une foi intacte, une espérance ferme, une

Prière finale

Ô Notre-Dame, j'espère vous avoir consolé un peu de tous les péchés que l'on commet aujourd'hui contre Notre-Seigneur et contre vous-même. Mais je ne veux pas m'arrêter là. Vous avez lancé cet appel tragique aux enfants de Fatima : « Beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'elles n'ont personne qui pense à prier et à se sacrifier pour elles ». Je veux désormais mieux prier, mieux me sacrifier pour les pécheurs. Je le ferai particulièrement en accomplissant vos demandes : je m'appliquerai à vous consoler comme vous le voulez le premier samedi du mois ; j'accomplirai généreusement et joyeusement mon devoir d'état ; et enfin, j'essaierai de toujours mieux méditer mon chapelet quotidien. Ainsi, avec votre aide, ô ma Mère, je pourrai tous les jours consoler mon bon Jésus et votre Cœur Immaculé.



Question de vie ou de mort

Par l'abbé Axel Heuzé

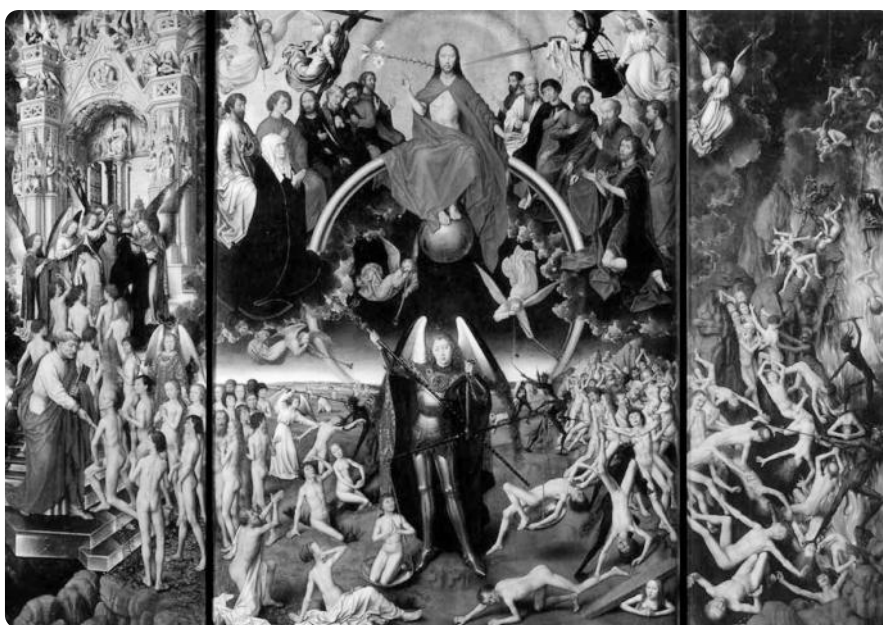
DANS son encyclique *Quas primas* du 11 décembre 1925, le pape Pie XI rappelait que si le Divin Sauveur règne aux cieus, il doit aussi régner sur la terre. Partout où est l'homme, le Christ doit régner par sa loi. Dans tous les domaines, qu'il s'agisse de religion, de philosophie, de politique, de justice, d'éducation, d'art, de littérature, de recherche scientifique, etc., le Divin Sauveur jouit de cette prérogative qui lui appartient en propre en tant qu'homme-Dieu.

La Sainte Ecriture abonde en témoignages sur cette royauté du Christ dont notre monde moderne veut s'affranchir. Qu'il s'agisse de l'Ancien Testament avec les psaumes ou les prophètes, qu'il s'agisse du Nouveau Testament avec les paroles de l'archange Gabriel à Marie ou les affirmations sans équivoque du Christ à ses apôtres, on ne peut nier que la royauté de Jésus-Christ soit fermement établie par le dépôt révélé, à moins de nier l'historicité et l'authenticité de la Sainte Ecriture.

La royauté de Jésus Christ comporte le triple pouvoir législatif, judiciaire et exécutif. C'est-à-dire qu'en vertu du sceptre divin qu'il détient, le Christ peut nous imposer sa loi, sa justice et nous contraindre à lui obéir. Bien que Jésus-Christ ait tout pouvoir, même dans le domaine civil, il laisse à César ce qui lui revient, ce qui veut dire qu'il abandonne aux hommes ses prérogatives régales, se réservant de juger ceux qui auront tenu le sceptre à sa place.

Or depuis le Concordat de 1801, la constitution française s'accommode de toutes les religions et leur

donne une égale protection. C'est là une insulte publique à Celui qui est « la Voie, la Vérité et la Vie ». Le cardinal Pie (1815-1880), évêque de Poitiers s'en était ouvert à Napoléon III lors de l'audience du 15 mars 1859. Voici un extrait de l'entretien :



« — Sire, ni la Restauration, ni vous n'avez fait pour Dieu ce qu'il fallait faire parce que, ni l'un ni l'autre, vous n'avez relevé son trône ; parce que, ni l'un ni l'autre, vous n'avez renié les principes de la Révolution dont vous combattez cependant les conséquences pratiques ; parce que l'évangile social dont s'inspire l'Etat est encore la déclaration des droits de l'homme, laquelle n'est rien d'autre chose, Sire, que la négation formelle des droits de Dieu. Or, c'est le droit de Dieu de commander aux Etats comme aux individus. Ce n'est pas pour autre chose que Notre-Seigneur est venu sur la terre. Il doit y régner en inspirant les lois, en sanctifiant les mœurs, en éclairant l'enseignement, en dirigeant les conseils, en réglant les actions des gouvernements comme des gouvernés. Partout où Jésus-Christ n'exerce pas ce règne, il y a désordre et décadence. Or, j'ai le droit de vous dire qu'il ne règne pas parmi nous et que notre Constitution n'est pas, et loin de là, celle d'un Etat chrétien et catholique. Notre droit public établit bien que la religion catholique est celle de la majorité des français ; mais il ajoute que les autres cultes ont droit à une égale protection. N'est-ce pas proclamer que la Constitution protège pareillement l'erreur et la Vérité ? Eh bien, savez-vous, Sire, ce que Jésus-

Christ répond aux gouvernements qui se rendent coupables d'une telle contradiction ? Jésus-Christ, Roi du ciel et de la terre leur répond : « Et moi aussi, gouvernements qui vous succédez en vous renversant les uns les autres, moi aussi je vous accorde une égale protection. J'ai accordé cette protection à l'empereur, votre oncle; j'ai accordé la même protection aux Bourbons, la même protection à Louis Philippe, la même protection à la République et à vous aussi, la même protection vous sera accordée ». »

L'empereur Napoléon III arrêta l'évêque de Poitiers : « Mais encore, croyez-vous (...) que le moment soit venu d'établir ce règne exclusivement religieux que vous me demandez ?

— Sire, quand de grands politiques comme Votre Majesté m'objectent que le moment n'est pas venu, je n'ai qu'à m'incliner parce que je ne suis pas un grand politique. Mais je suis évêque, et comme évêque, je leur réponds : le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner ! Eh bien alors, le moment n'est pas venu pour les gouvernements de durer ! »

En ces temps d'effervescence politique, il est bon de rappeler ce qui est toujours vrai, à savoir la Royauté sociale de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il faut donc accepter que le bon sens et le droit naturel soient appliqués depuis la conception jusqu'à la mort. Aussi, il n'est pas possible de participer de façon directe ou indirecte à toute action qui viserait le contraire, à tout soutien d'une quelconque activité humaine qui accepte que l'assassinat des innocents, dans le sein maternel, soit établi comme une règle et un droit intangible ! C'est la mort d'une société par suicide. Elle ne peut durer car elle a oublié Jésus-Christ !

Le grand cardinal français, successeur des Apôtres et de St Hilaire sur la chaire de Poitiers, fut un homme d'une clairvoyance extraordinaire et demeure toujours d'actualité parce que sa prédication est tout simplement celle de Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, Créateur du ciel et de la terre, Roi des hommes et des nations.

Sur les persécutions

Le problème que les révolutionnaires se donnent à notre égard n'est pas petit : c'est de savoir comment ils ruineront des gens qui n'ont rien, et comment ils empêcheront des hommes qui ont voué leur obéissance à Dieu, de faire la volonté de Dieu.

En nous dépouillant, ils nous mettent dans la perfection de notre état ; en nous chassant, ils nous signifient que Dieu nous impose l'épreuve de l'exil ; en nous donnant la mort, ils nous donnent la couronne que nous demandons à la vie.

Ils nous ôtent la joie de leur faire du bien, et ils froissent nos cœurs dans les affections si fortes qu'inspirent toujours l'Église et la patrie. Mais l'espérance, ils ne nous l'ôtent pas, ni la douceur d'offrir nos souffrances pour leur salut.

La tempête fait une œuvre de Dieu. Les graines sont dispersées par les vents, et les vents s'élèvent quand les graines sont mûres. Ainsi les déserts fleurissent, ainsi la poussière des palmiers traverse la mer. Partout où des martyrs sont enterrés, là germent des églises. Dans l'Église, les tombeaux sont féconds ; toute l'Église sort d'un tombeau.

Les seules causes qui meurent sont les causes pour lesquelles on ne meurt pas. Souffrant et mourant pour l'Église, les chrétiens assurent sa vie. Voyez en combien de circonstances l'iniquité, longtemps triomphante, a trébuché enfin sur le tombeau de ses victimes.

Elle persécute, elle exile, elle bâillonne, elle tue, et elle dit : Je triomphe !

— Non, tu ne triomphes pas, et tes cruautés ne sont pas devenues des justices. Il est dans l'essence de la vérité de s'affirmer par des châtiments ; l'erreur se révèle et se dénonce par les persécutions.

Le monde ne se laisse ni tout entier ni longtemps abuser par l'erreur. (...) Dieu déjoue l'erreur en maintenant dans l'homme le sens moral. Les persécutions ne sont qu'un refus de combat contre la vérité.

Refuser le combat, c'est s'avouer vaincu. Persécuter la vérité, c'est la confesser trop forte ; l'exiler, c'est l'envoyer en mission, elle revient ; la bâillonner, c'est la rendre plus éloquente ; tuer celui qui la porte, ce n'est pas la tuer elle-même, elle est immortelle. (...)

Quant aux affronts et aux avanies, quant aux souffrances et aux déchirements de toute sortes, c'est la croix, et notre état est de porter la croix. (...)

Louis Feuillot

Billet d'humeur : Qui aime bien...

Par l'abbé Étienne de Blois

Ces considérations, que d'aucuns trouveront pimentées, ne prétendent aucunement épuiser la doctrine chrétienne sur la charité, mais simplement corriger certaines manières de penser, de voir et de faire qui sont faussées par le libéralisme ambiant. Le salut des âmes est en jeu, puisque la charité est dans ce cas privée de sa force. Quant au piment, il est nécessaire pour rendre la saveur des paroles, des gestes ou des écrits de grands saints tels que saint Jean, saint Jérôme, saint Bernard et tant d'autres.



NOTRE doux sauveur Jésus a toujours agi dans la charité. Ce n'est pas par miséricorde ou par patience qu'il a usé du fouet pour chasser les vendeurs du temple, certes, c'est par force et religion, mais c'est aussi par charité. C'est En toute charité, que le doux Jésus a ramassé des cordes, puis les a tressées et en a confectionné un fouet solide. Ensuite Jésus s'est levé, et, élevant la voix, brandissant son fouet, renversant les tables, Jésus a chassé les vendeurs du temple. En toute charité ! Tous les vendeurs ont été chassés. Jésus ne s'est pas s'inquiéter de leurs intentions, ignorance ou gentillesse. Aucun n'est resté, et aucun n'a pu revenir tant que Jésus gardait la maison de son Père, un fouet à la main et un océan de charité au fond du cœur, contre ceux qui en faisaient une caverne de voleurs.

Jésus n'a pas dit : « N'ayez plus d'ennemis » mais « Aimez vos ennemis ». Il a même ajouté : « Je ne suis pas venu jeter la paix sur la terre, mais le glaive ». C'est comme s'il disait : « Venez sous mon étendard, celui de la Vérité et de la Croix. Vous aurez beaucoup d'ennemis, mais, par amour pour moi, vous les aimerez. Vous les aimerez comme je les aime. Vous leur voudrez du bien, tout le bien que moi-même je leur souhaitez. » Et ce serait un blasphème de penser

que Notre-Seigneur veuille qu'ils nous fassent du mal. Nous devons souhaiter à nos ennemis le bien du Ciel et leur refuser le mal de nous nuire.

« Celui qui dira racca à son frère sera passible de la géhenne de feu » ; celui qui maudira son frère, qui souhaitera du mal à cette âme pour laquelle Jésus s'est sacrifié, celui-là n'est pas l'ami de Jésus. Certes ! mais que dire de celui qui fera à son frère le mal de lui cacher le mal ? Nous devons, comme Jésus, appeler nos ennemis par leur nom d' « ennemis ». Nous devons avertir ces hommes qu'ils sont ennemis de Jésus. Nous devons les empêcher d'agir selon leur inimitié. Nous devons dire « racca » non à l'homme en tant que notre frère, mais à l'homme qui pèche, au pécheur. C'est aimer ce pécheur afin qu'il soit guéri de son mal. Le doux Jésus nous en donne l'exemple lorsqu'il invective contre ces pécheurs qu'étaient les pharisiens, en toute charité : « Sépulcres blanchis, races de vipères, maudits hypocrites... » Le fouet peut être verbal, et quelle cinglante ironie sur les lèvres de notre doux Sauveur, embrasé du feu de la charité. Ne craignons pas les arguments sensibles. Nous sommes de chair, nos armes et nos arguments doivent l'être aussi.

« Le mercenaire voit-il venir le loup? Il s'enfuit, parce qu'il est mercenaire. Mais le berger, lui, affronte le loup, il lui arrache sa peau de brebis, et sauve ainsi les agneaux ». L'autorité ne peut jamais renoncer à dénoncer et à affronter le mal et l'ennemi, le péché et le pécheur. L'autorité qui démissionne sous prétexte d'amour, ajoute la trahison à la lâcheté. Elle embrasse l'ennemi et livre l'ami. Elle n'aime ni Jésus, ni ses amis, ni l'ennemi, puisqu'elle ne fait du bien ni aux uns, ni aux autres.

Jésus a ordonné : « Si l'on vous frappe sur la joue gauche, tendez la droite. Pardonnez à vos ennemis, sachez renoncer à votre propre droit. » Voici que certains comprennent : « Renoncez au droit, ne défendez pas l'innocent. Si on vole le manteau du voisin, dites au voleur : "Va! pour moi, je te pardonne". Si un homme frappe le prochain sur la joue gauche, invitez-le à équilibrer en frappant à droite. » Ils savent peut-être, parfois, renoncer à leurs droits, mais ils en prennent prétexte pour renoncer allègrement à ceux qui ne sont pas les leurs : les droits du prochain, de la société et de Dieu ! Belle charité !

Ah oui, certes ! l'homme qui ose lutter contre tel et tel parce qu'ils agissent de telle méchante manière, celui-là a osé juger ! Jésus a défendu de juger le fond de l'âme, de juger des intentions, c'est bien ainsi que l'entendent les Pères de l'Église. Mais Jésus nous a enseigné à reconnaître le loup, même sous sa peau de brebis : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ». Nous devons juger des faits et des comportements, récompenser non les bonnes actions, mais ceux qui ont bien agi, châtier non les mauvaises actions mais ceux qui ont mal agi, quelles que soient leurs intentions.

En absence de l'autorité, chacun doit se défendre et défendre le faible. C'est la légitime défense. Si elle est valable pour le corps, combien plus pour l'âme. Dans combien de conversations la vérité est-elle attaquée et la morale méprisée? Chacun a le devoir de défendre la loi de Dieu, et plus encore d'attaquer ses ennemis, de ne pas leur laisser occuper le terrain, sans crainte d'user d'arguments blessants... Il s'agit bien dans la guerre de s'inquiéter des blessures des méchants!

Ne nous égarons pas. Ce n'est pas le devoir de chacun d'imposer sa loi. C'est d'abord à l'autorité d'imposer la loi de Dieu. Ensuite c'est à chacun en

cas de carence de l'autorité de défendre la loi de Dieu. Cette loi, chacun peut la connaître par la Tradition, naturelle et surnaturelle, et, en son absence, par le simple bon sens. Mais sans la Tradition les âmes sont vulnérables et s'égarer en raison du péché qui trouble le bon sens.

Croire aux bonnes paroles, c'est naïveté. La Charité c'est d'aimer Dieu, et le prochain comme Dieu l'aime, c'est vouloir le Ciel pour le prochain, et souvent l'y conduire le fouet à la main, toujours avec la vérité pour guide.

